

**COMPIÈGNE****CARMEN**

Bizet

Marie Lenormand (*Carmen*)  
 Sophie Marin-Degor (*Micaëla*)  
 Magali Léger (*Frasquita*)  
 Carine Séchaye (*Mercédès*)  
 Jean-Pierre Furlan (*Don José*)  
 Pierre Doyen (*Escamillo*)  
 Lionel Peintre (*Le Dancaïre*)  
 Rodolphe Briand (*Le Remendado*)  
 Jean-Marc Salzmann (*Zuniga*)  
 Benjamin Mayenobe (*Moralès*)

Benjamin Pionnier (*dm*)  
 Philippe Arlaud (*msdl*)  
 Andrea Uhlmann (*c*)  
 Rémy Nicollet (*l*)

**Théâtre Impérial, 16 mars****UN SPECTACLE DE  
QUALITÉ.**

Depuis la disparition de Pierre Jourdan, le Théâtre Impérial de Compiègne n'avait, en fait d'opéras mis en scène, plus accueilli que des productions extérieures. On mesure donc l'événement que constituaient ces trois représentations de *Carmen*, premier spectacle monté par la maison depuis 2007, qui marquait aussi l'entrée de l'ouvrage au répertoire du théâtre.

La mise en scène de Philippe Arlaud laisse perplexe. Certes, nécessité ayant sans doute fait loi pour des décors réduits au minimum, la proposition d'ancrer l'action dans les murs mêmes du bâtiment, en utilisant trappes et portes de coulisses, est intéressante ; pour autant, cette idée aurait mérité un traitement plus ferme. Et si l'on ne se plaint pas de l'absence du folklore hispanique habituel, la transposition dans une fin de XX<sup>e</sup> siècle indéterminée (années 1960 ? 1970 ?), sans être vraiment dérangement, n'apporte pas grand-chose.

Jean-Pierre Furlan et Marie Lenormand dans *Carmen*.

On regrette également qu'à côté d'une direction d'acteurs serrée, la mise en scène s'éparpille en diverses pistes que l'on a du mal à unifier. À quoi sert, par exemple, ce personnage omniprésent et décalé de Lillas Pastia, ici curieusement féminin ? Sa première apparition en Perfecto s'impose avec tant de force qu'on prend son interprète – la comédienne Geneviève de Kermabon, une artiste venue du cirque – pour Carmen elle-même ! Et pourquoi tient-elle ensuite, dans la montagne, le rôle du

Guide qui escorte Micaëla ?

Heureusement, la distribution, entièrement francophone et à la diction parfaite (qualité indispensable dans ce théâtre sans surtitrage), apporte son lot de satisfactions. Saluons le directeur artistique Jean-Marc Salzmann, par ailleurs fringant Zuniga, pour le soin mis à distribuer le plus petit rôle. Ainsi d'un Moralès soucieux de ligne (le jeune baryton Benjamin Mayenobe), malgré un instrument pas toujours homogène. Côté contrebandiers, Lionel Peintre et Rodolphe Briand sont formidables de présence en vrais « tontons flingueurs », tandis que leurs compagnes, Magali Léger et Carine Séchaye, font assaut d'énergie et de charme.

C'est au prix du durcissement de l'émission et d'un petit trémolo dans l'aigu que Sophie Marin-Degor parvient à trouver une certaine largeur en Micaëla : cela ôte certes de la fraîcheur au personnage, mais la comédienne est convaincante. Pierre Doyen, pour sa part, offre un Escamillo sans histoire.

Grand habitué du rôle, Jean-Pierre Furlan compose un Don José attachant, dont l'émission robuste (parfois trop) et efficace consent parfois à de surprenantes envolées dans le *falseto*. Il se montre, en plus, investi à cent pour cent dans son personnage de pauvre type.

Enfin, pour ses débuts en Carmen, Marie Lenormand fait valoir un beau timbre, sombre sans être artificiellement grossi, une bonne technique, ainsi qu'un louable souci de nuances et de phrasé. Très atypique, cette cigarière se distingue par son élégance et son refus de toute vulgarité ; mais, du coup, la séduction irrésistible – « animale » – du personnage fait défaut.

Un grand bravo aux chœurs d'adultes, réunissant l'ensemble vocal Aedes et des choristes issus de Conservatoires locaux, mais aussi d'enfants (Maîtrises de Compiègne et Chantilly). Quant à l'Orchestre de Picardie, Benjamin Pionnier le fait sonner magnifiquement, avec amour et précision.

Un spectacle de qualité, qui devrait encourager le Théâtre Impérial à tenter d'autres aventures.

**Thierry Guyenne**